

MURIELLE
RENAULT

ENFIN LA
VÉRITÉ
SUR LES CONTES
DE **F**ÉES



LE **D**ILETTANTE

Murielle Renault

*Enfin la vérité
sur les contes de fées*

AVANT-PROPOS
DE NICOLAS REY

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Alice Charbin

© le dilettante, 2007

ISBN : 978-2-84263-424-7

*à tous mes lecteurs de
la première heure et plus
particulièrement à Thomas*

Avant-propos

Les saloperies ont ce point commun avec les belles choses : elles n'arrivent jamais comme prévu. C'est la raison de ma présence ici. Une belle chose. Bon, voilà l'histoire. Je m'appelle Nicolas Rey. Il y a presque dix ans, j'ai écrit un bouquin intitulé Treize minutes. Moi, je croyais qu'il y avait prescription. Je ne voulais surtout pas qu'on m'emmerde là-dessus. Qu'on me foute la paix. Ils ont gagné. Cinq livres. Cinq de trop. Je suis d'accord. Maintenant, je vais passer aux choses sérieuses : le tennis, la politique, le hammam et le Keno.

Et puis, un message sur mon Nokia du dandy de l'édition, du dernier des princes. Un homme indépendant, classe, assez étrange :

« Bonjour Nicolas Rey, c'est Dominique Gaultier du Dilettante, pouvez-vous me rappeler? »

Il me veut quoi, Gaultier ? C'est pas son style de faire son marché ailleurs. Je sais comment il fonctionne. L'homme solitaire reçoit des manuscrits. Il les ouvre avec les dents. Il les dévore avec une lampe torche. Très rarement, il les publie. Il se comporte comme dans un bon vieux western. Je rappelle Dominique et comme à mon habitude je lui parle de ce roman qui n'existe pas : Il est des jours où Cupidon s'en fout, l'ancêtre de Treize minutes. Tirage : 30 exemplaires grâce à l'argent de mon père. J'avais tout inventé. Même la date du dépôt légal. Même la maison d'édition que j'avais appelée « Farniente » en hommage au Dilettante, en expliquant à la fille pour qui je l'avais écrit qu'il s'agissait d'une nouvelle collection de cet éditeur. À plusieurs reprises, lorsque j'avais croisé Dominique Gaultier à des cocktails, je lui avais raconté l'histoire. Mes trois grammes d'alcool quotidiens ont fait qu'il ne semblait pas considérer comme totalement vraisemblable ce que je racontais. À tort. Il faut toujours croire les gens ivres. Souvent, c'est là qu'ils disent la vérité. Jamais le lendemain.

« J'ai reçu un manuscrit, il marmonne au téléphone.

- *Chouette, je rétorque.*
- *Un très bon manuscrit.*
- *Formidable.*
- *Il y a juste un petit problème.*
- ...
- *L’auteur raconte l’histoire de Treize minutes du côté de la fille, du côté de Marion.*
- *L’auteur s’appelle comment ?*
- *Murielle Renault.*
- *J’ai couché avec ?*
- *Je ne sais pas, Nicolas.*
- ...
- *Mais je crois que vous l’avez croisée une fois, à l’occasion d’un concours de nouvelles. »*

Je me souvenais de ça. Je me souvenais d’avoir hurlé pour que cette fille remporte le prix. Je ne me souvenais plus si j’avais réussi, si je lui avais parlé, si elle m’avait souri, j’étais totalement défoncé.

Dominique m’envoie le manuscrit. J’ai retrouvé Simon, Antoine, Alban et Théo le magnifique. Et j’ai découvert Marion. L’histoire de Marion. Pour écrire Enfin la vérité sur les contes de fées, Murielle Renault a choisi le cadre de Treize minutes pour mieux le faire

exploser. Treize minutes n'est qu'un prétexte à un premier roman autonome, féminin, vénéneux, drôle, tendre et poignant en diable.

Oubliez toutes les conneries sur mon compte. Y compris les véritables. Murielle n'y est pour rien. Elle n'en a pas besoin. Et son livre non plus. En ce qui concerne Treize minutes, il faut en finir. Treize minutes a été le détonateur de Enfin la vérité sur les contes de fées.

Tant mieux.

Je ne m'attendais pas à ce qu'une belle chose arrive de ce côté-là. Il va falloir que je retrouve le gamin qui a inventé les éditions Farniente. Si je croise ce fantôme de mes vingt piges, il risque de m'engueuler sur pas mal de choses : « Et qu'est-ce tu glandes sur Canal+ ? Et pourquoi t'as publié chez Grasset ? »

Je commencerais par une lourde gifle. Ensuite, je lui donnerais le roman de Murielle Renault : « Lis ça, petit, tu vas tout comprendre. »

NICOLAS REY

*L'aisance des bas-fonds**

J'étais tranquille, une revue sur les genoux, en train de lire un article passionnant sur les dix trucs qui vous rendent irrésistible au lit. Le genre d'articles pour lequel j'affiche comme tout le monde un complet mépris en public et sur lequel je me rue dans l'intimité, des fois qu'il y ait un truc essentiel qui m'aurait jusque-là échappé.

J'en étais donc au truc numéro cinq qui consiste ÉVIDEMMENT (ils me font flipper avec leurs majuscules, je me dis que si c'est un

* Les titres des chapitres ainsi que les passages en italique sont extraits ou font référence à *Treize minutes* de Nicolas Rey, paru aux Éditions Valat en 1998, aujourd'hui disponible chez «J'ai lu» et Au Diable Vauvert.

truc que je ne fais pas, je suis foutue) à éviter de porter des culottes en coton informe que l'on traîne depuis des années sous prétexte qu'elles sont le top en matière de confort.

J'ai soulevé le magazine pour jeter un œil à ma culotte arrimée à mi-cuisses façon jarretière un jour de mariage quand les rougeauds du fond qui ont abusé du pinard jettent tous leurs billets pour pouvoir mater les cuisses de la mariée. Ouf, Princesse Tam-Tam avec petite dentelle marron côté recto et tissu en swipp soyeux côté verso. Je ne m'en sortais pas si mal si on considère que la culotte n'était pas définitivement à bannir depuis que le string avait pris le pouvoir. C'était une culotte certes, mais une jolie culotte. Le genre de culotte qui coûte quand même dans les quinze ou vingt euros et mérite un minimum de respect.

De toute façon, je refuse la suprématie du string, quand bien même *Cosmo* et *Femme Actuelle* décideraient qu'il est éliminatoire de ne pas en porter. Je déclare haut et fort le string inesthétique dans la plupart des cas et je ne fais pas exception à cette règle générale. Et pourtant, à un concours de joli cul, je

serais loin d'être la dernière. L'autre jour, je parlais de ça avec une amie qui ne porte que des strings, y compris pour faire du sport, et qui me disait qu'en effet, elle aussi trouvait ça inesthétique. Elle m'expliquait même qu'elle s'arrangeait toujours pour que son mec ne la voie jamais debout, de dos, en string, parce que entre les marques de bronzage pas raccord, les poils qui auraient tendance à dépasser et la cellulite environnante, le spectacle n'avait rien d'affriolant. Ça m'a laissée pantoise. Mais alors pourquoi? Moi, quand je porte une jolie culotte sur mon ventre plat et bronzé, je peux me sentir super sexy et je n'ai pas besoin de me cacher en me déshabillant ou faire de subtils tours de passe-passe pour que mon copain ne soit jamais derrière moi. Je trouve ça dingue ce truc du string. Et je ne parle même pas de l'inconfort du string qui vient vous meurtrir toute la journée avec sa petite ficelle mal intentionnée ou du manque d'hygiène évident qu'il y a à porter cet ersatz de sous-vêtement. Je ne parlerai même pas du magnifique assortiment – string, taille basse, bourrelets – que s'obstinent à arborer les adolescentes dans le métro, ça

me donne de violentes envies de les engueuler pour le manque de respect dont elles font preuve vis-à-vis des témoins victimes de ce spectacle peu ragoûtant.

Je suis revenue à la liste de trucs à respecter pour être irrésistible au lit, je suis d'accord avec *Cosmo*, pas de culotte en coton distendue. Ça me paraît normal.

Truc numéro six : ne pas le laisser mener seul la barque mais lui laisser l'impression que c'est lui qui maîtrise la situation. Ils nous expliquent *grosso modo* qu'il y a des problèmes d'*ego* et des vieux restes de machisme qu'il faut respecter quand bien même on trouve ça à la fois ridicule, dépassé et incompatible avec nos opinions de femmes libérées. Ce juste équilibre est essentiel, d'après ce qui est marqué là, et ce n'est pas nous renier que, dans ce contexte, laisser un tant soit peu le coq qui partage notre couette pousser fièrement son cocorico en toisant sa poulette avec un je-ne-sais-quoi de « c'est qui le chef ? ». Mouais. Ben moi je dis qu'ils aillent se faire foutre, je m'assois sur le truc numéro six et puis c'est tout. Si le gars est doué, je lui laisse les rênes mais sinon, je préfère

prendre les commandes, on n'est jamais mieux servi que par soi-même. C'est ma mère qui le dit et c'est une femme pleine de bon sens.

J'ai refermé le magazine en soupirant. Ce n'était pas là-dedans que j'allais trouver la recette magique pour pimenter ma sexualité avec Antoine. Antoine qui devait commencer à s'inquiéter de savoir si je ne m'étais pas égarée entre la chambre et les toilettes. Antoine qui s'était plus probablement endormi avant même que j'aie commencé à lire le truc numéro un. Antoine qui travaillait beaucoup. Antoine qui m'expliquait que c'était pour ça qu'il avait des baisses de libido. Antoine qui tentait de me démontrer par A+B qu'il était normal au bout d'un certain temps d'avoir une sexualité moins régulière.

Tut tut tut, on se calme. Et on arrête tout de suite la cynique attitude. Antoine est un garçon gentil qui ne mérite pas d'être victime de ma mauvaise humeur. C'est terrible les gens gentils, on ne peut jamais s'en prendre à eux sans se sentir coupable. Et moche de l'intérieur. Et injuste. Ce sont des robinets à

culpabilité les gens gentils. Je me demande si je suis capable de vivre avec quelqu'un de gentil. Ça demande une putain de stabilité. Une constance dans l'humeur sans faille.

Je me suis essuyée consciencieusement avant de remonter ma jolie culotte. J'ai tiré la chasse d'eau et me suis lavé les mains en scrutant mes cernes dans le miroir. Moi aussi, je travaillais trop. J'avais les traits tirés et les cheveux mous. Mes boucles brunes aux reflets roux n'avaient plus rien de flamboyant. Elles ressemblaient plutôt à de vieux ressorts rouillés. Quant à mes yeux verts, ils avaient l'air de nénuphars au milieu d'une mare croupissante aux rivages terreux. J'avais besoin de sommeil. Je n'allais pas ce soir encore sortir mes armes de femme fatale et donner le grand assaut. Si Antoine s'était endormi, j'en ferais autant et ce serait très bien comme ça.

Antoine s'était endormi. Comme prévu. Je me suis glissée sous la couette et me suis collée à lui, mes seins contre ses omoplates, mon ventre contre son dos. Je l'ai embrassé dans la nuque et lui ai caressé le ventre avec ma main gauche. J'aime le scritch scritch que

font ses poils quand je les caresse. J'ai descendu ma main vers son sexe. Pas le moindre signe d'érection. Pas de rêve érotique pour Antoine à l'heure qu'il était. Je me suis demandé s'il lui arrivait d'en faire. Sûrement. Il fallait que je pense à le lui demander. J'ai songé un instant à le réveiller en lui offrant une petite gâterie mais j'ai immédiatement abandonné l'idée quand mes yeux ont croisé le radio-réveil qui m'indiquait qu'il ne me restait plus que sept heures à dormir.

J'étais en train de rêver qu'Antoine mangeait des fraises Tagada avec ses pieds quand j'ai été réveillée par mes colocataires qui ne semblaient pas se rendre compte qu'il était quatre heures du matin, que des gens dormaient et qu'ils n'avaient pas besoin de brailler comme ça pour se parler. Antoine a ouvert un œil, a émis un grognement et a pivoté d'un quart de tour avant de se rendormir. J'ai eu envie de le réveiller pour lui demander s'il savait vraiment manger des fraises Tagada avec les pieds. Mais je me suis retenue. Ça n'était pas forcément le meilleur moment pour en discuter.

J'ai tenté moi aussi la technique du quart de tour, grognement, rendormissement, mais sans effet. J'entendais Alban gueuler, Théo pousser des cris aigus qui ressemblaient étrangement à des miaulements et la voix traînante de Simon qui semblait vouloir raisonner tout ce petit monde. Étant donné l'heure, j'imaginais bien qu'ils devaient tous être dans un état d'ébriété avancé et que leur soirée allait sans surprise se prolonger par quelques dizaines de derniers verres dans la cuisine à moins qu'ils n'optent pour un film porno dans la chambre de l'un des trois devant lequel ils s'endormiraient en ronchonnant que ces films, c'était décidément toujours la même chose.

Mes colocataires sont des types peu fréquentables. Alban est un gros gars, un peu répugnant. Partager un repas avec lui relève du parcours du combattant. Dire qu'il mangerait un bien doux euphémisme au regard de la réalité. Il se gave comme si c'était là son unique chance de survie. En plus de cette attitude peu séduisante, il ne peut s'empêcher de raconter dans les moindres détails sa relation avec sa petite amie, Carole. Il peut

vous raconter au beau milieu du repas la manière dont il aime lui fouiller le trou du cul avec sa langue (je reprends ses propres termes) sans comprendre en quoi cela pose problème. Pour résumer, tout ce qui rentre et sort de sa bouche le fait de manière outrancière.

Quant à Théo, c'est une midinette avec une queue entre les jambes. Il tombe amoureux environ trois fois par semaine et le vit chaque fois avec tout le romantisme possible. Il peut se faire tatouer le prénom d'un inconnu rencontré quelques heures plus tôt, lire l'annuaire pendant toute une journée pour retrouver la trace d'un éphèbe à qui il a dit trois mots et dont il n'arrive pas à se rappeler le nom ou partir au Kenya pour retrouver un ténébreux médecin qui donne dans l'humanitaire et avec qui il a juste bu une bière deux jours avant son départ. Voilà, ça c'est Théo. Délirant et attachant.

Et enfin, il y a Simon. Simon qui est le fil qui me rattache à cette joyeuse troupe d'ina-daptés sociaux. Simon qui m'agace et me plaît à la fois. Simon que j'ai envie d'embrasser dans la même minute où j'ai envie de l'engueuler. Simon qui m'a proposé de partager

cette colocation quelques jours seulement après notre rencontre.

Au moment où je commençais à me rendormir, j'ai entendu quelqu'un de très furieux tambouriner à la porte d'entrée. J'ai reconnu la voix rauque de Carole. Je me demandais ce qu'Alban avait encore pu lui faire subir. Je ne savais pas si j'avais de l'admiration pour Carole d'être capable de supporter Alban et ses excès ou si, au contraire, cela m'inspirait du mépris. Ou de la pitié peut-être. Bref, toujours est-il qu'en cet instant, elle semblait très en colère. J'ai entendu fils de pute, bande de tarés et elle est repartie en claquant la porte.

Après ça, la situation a semblé se calmer et j'ai repris espoir. Ma nuit n'était peut-être pas encore tout à fait foutue. J'avais dormi quatre heures et il m'en restait encore deux. Pas vraiment ce que j'appelais une bonne nuit réparatrice mais ça n'était pas si mal par rapport à ce qu'on pouvait espérer dans cette maison de dingues.

Quand le réveil a sonné, j'ai maudit la terre entière. Comme tous les matins. Il y a des